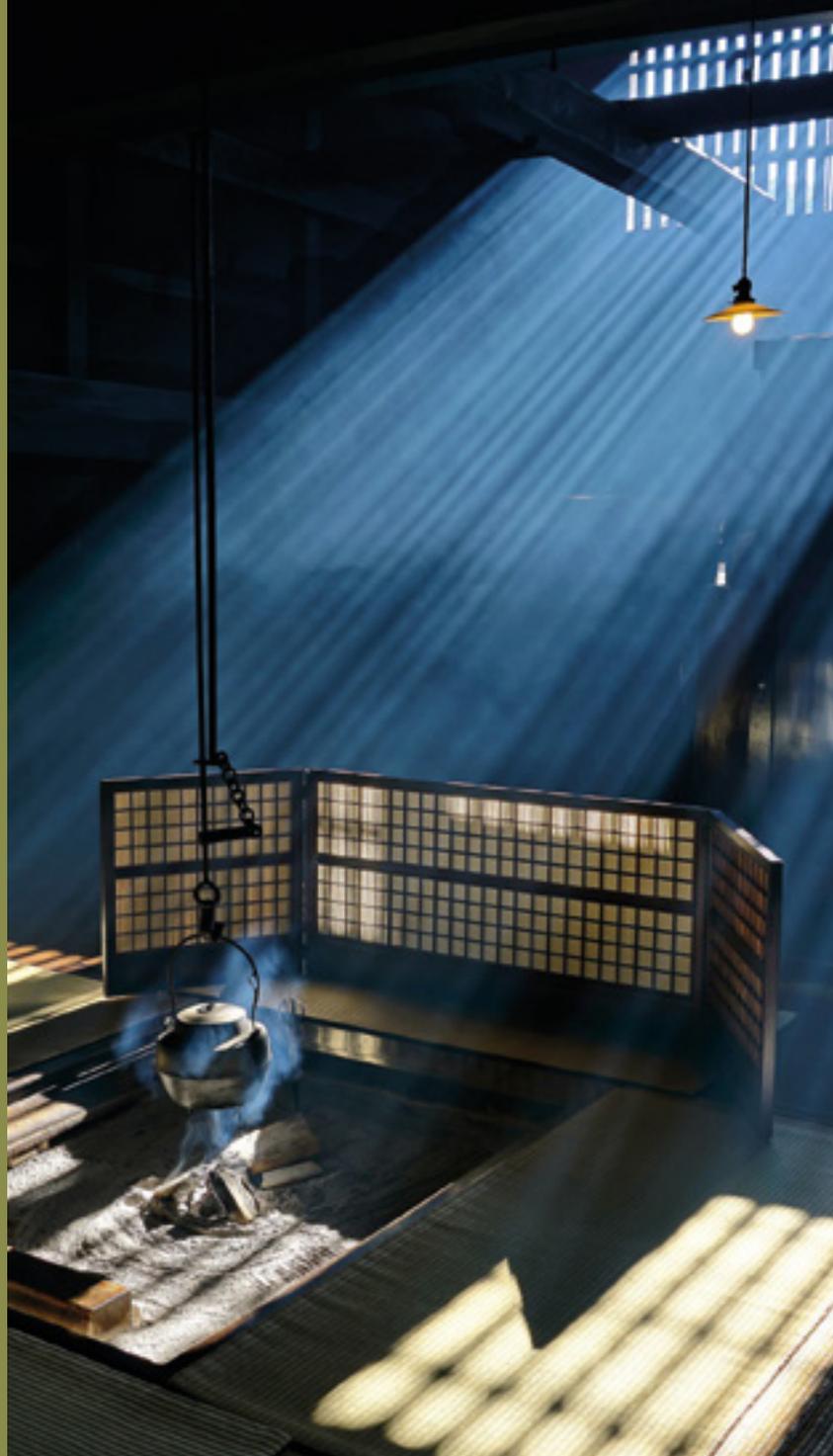


INSPIRATIONS

— De l'artisanat au voyage —

JAPONAISES



Office National
du Tourisme Japonais

Les artisanats sont une manière de comprendre le Japon, et d'aller à la rencontre de facettes multiples de sa culture : la variété de ses terroirs, son respect pour les matières, son amour de la nature et ses manières de définir la beauté.

C'est pourquoi ce livret vous emmène à la découverte d'un Japon secret, celui des traditions et des savoir-faire, et vous propose d'en rêver, d'enrichir votre voyage, mais aussi de prolonger l'expérience, à travers des objets uniques, chargés d'histoires.

Certains artisanats japonais sont emblématiques: des céramiques de Bizen aux porcelaines d'Arita, et des tatamis aux couteaux, en passant par les célèbres kimonos de Kyoto. Mais chaque région, chaque village, chaque îlot, peut être l'écrin d'une pratique qui mérite le détour.

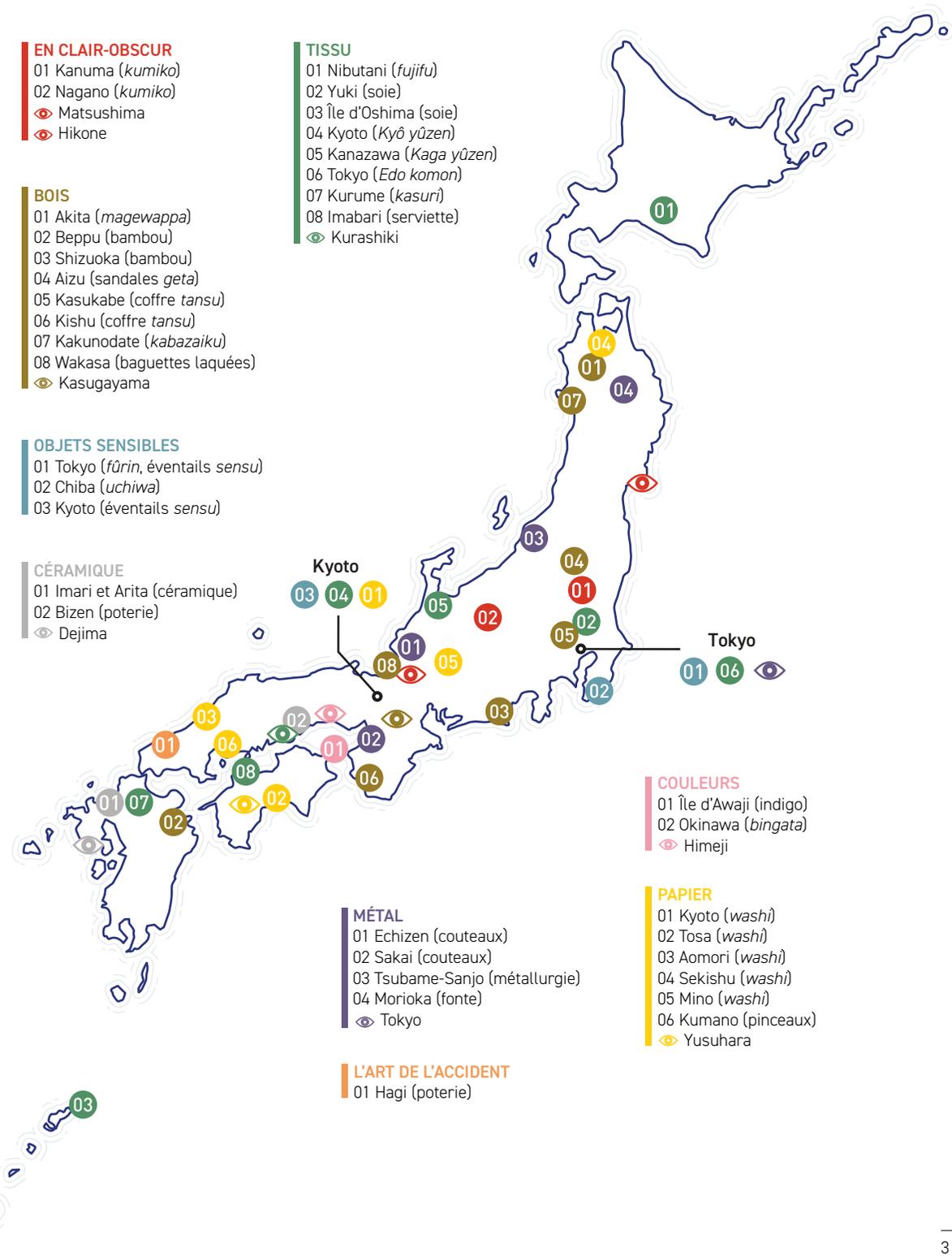
Les traditions japonaises nourrissent aussi l'architecture et le design contemporains. Le lien entre cette culture millénaire et son exigence d'avant-garde, ce sont des hommes et des femmes qui l'incarnent : les artisans du Japon, ambassadeurs discrets de beautés inoubliables.

C'est donc à un voyage singulier que vous invitent les pages qui suivent. À une rencontre, intime et enrichissante, avec les objets et ceux qui les font. Pour faire résonner plus longtemps les émotions, et les sensations, d'un voyage au Japon.

L'Office National du Tourisme Japonais vous souhaite de belles découvertes.

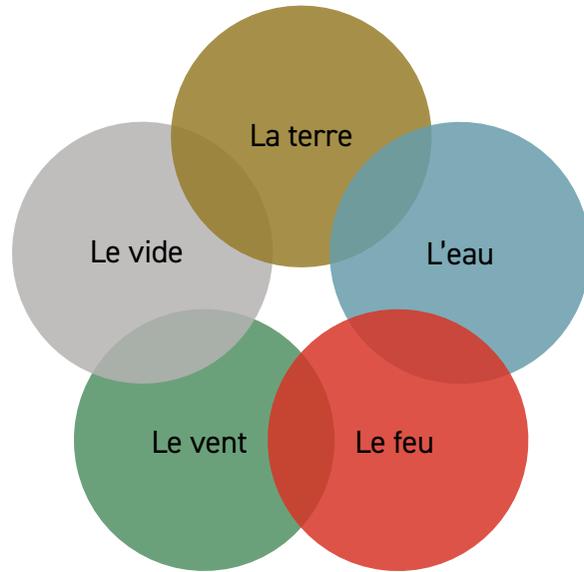
CARTE DU JAPON

Lieux mentionnés dans la brochure



INTRODUCTION

Les Éléments de l'Artisanat



Dans le bouddhisme japonais, les cinq éléments naturels sont les énergies qui constituent l'univers et le corps humain.

Ils sont aussi au cœur des artisanats japonais, dont ils embrassent toutes les matières, toutes les techniques.

Ainsi la **TERRE**, modelée par l'eau et léchée par les flammes, se fait céramique.

L'**EAU** révèle le papier *washi* qu'on y baigne, et les teintures sur les textiles.

Quant au **FEU**, c'est l'élément du forgeron, qui coule puis frappe les lames des sabres, des couteaux.

Invisible mais puissant, le **VENT** purifie, sèche les laques et les terres cuites. Il fait aussi sonner les clochettes *fûrin* l'été et s'infiltrer dans les manches des kimonos légers.

Le **VIDE**, lui, se loge dans les interstices. Les motifs en creux de la gravure, l'espace laissé vierge sur une céramique.

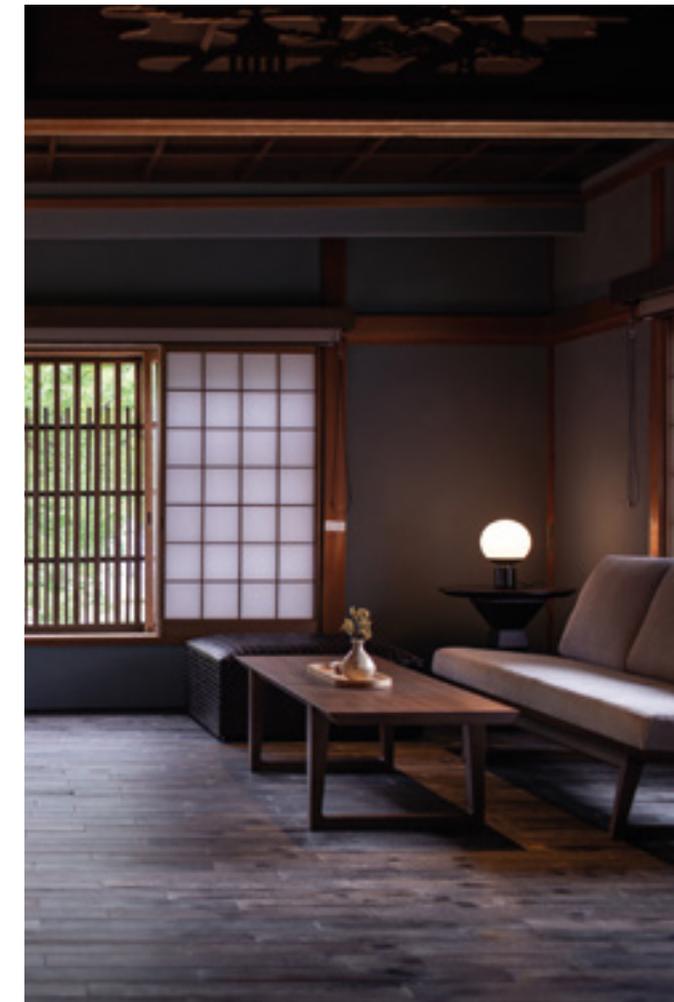
Exigence de simplicité et de dépouillement, il correspond aussi à un état du corps et de l'esprit. Le vide est ce qui guide le geste de l'artisan.

En Clair-obscur

Au Japon, la lumière est d'autant plus belle qu'elle est indécise. Une persienne de bambou au travers de laquelle le soleil s'infiltrer ; une marionnette de théâtre manipulée dans l'ombre ; l'éclat ambigu d'un laque aux tons profonds. La sensibilité japonaise pousse à cerner le beau dans l'obscur, et l'artisanat, à l'instar du romancier TANIZAKI Junichirô, tend souvent à faire l'« éloge de l'ombre » (1933).

Cette inclination pour l'obscur et ses dégradés, la maison japonaise en joue par des panneaux coulissants habillés de papier. Déclinant avec délicatesse les transparences, les *shôji* retiennent, autant qu'ils la reflètent, une lumière subtile qui met en valeur l'intérieur. Leur artisanat remonte à la fin de l'époque Kamakura (XII^e-XIV^e s.) et s'est affiné avec l'aménagement des pavillons de thé, mais leurs ingrédients sont immuables : du bois (cèdre ou bambou) pour l'armature, du papier de mûrier pour les carreaux, et une colle de riz pour les assembler.

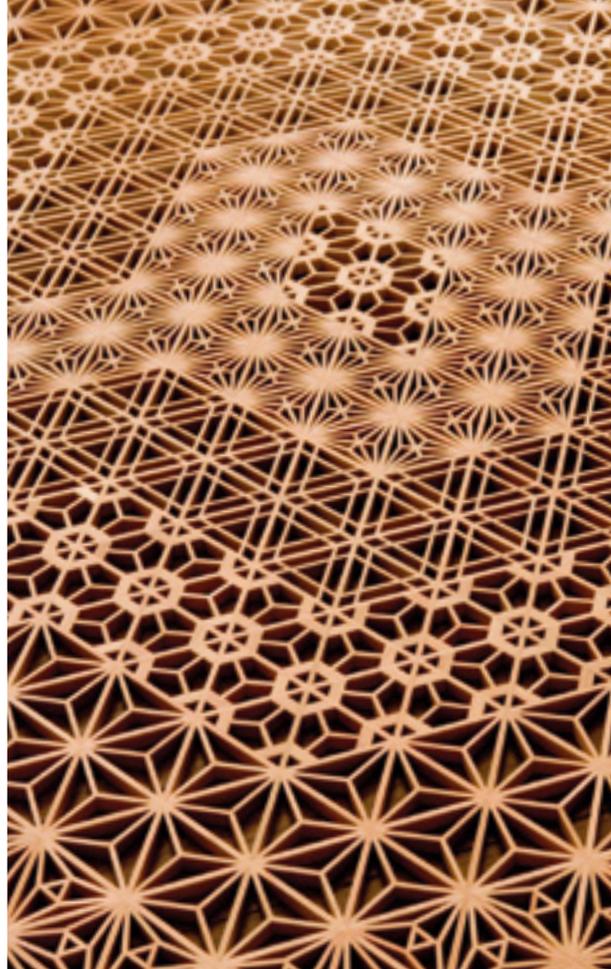
Lorsque la nuit tombe, et que la lumière s'épuise, c'est un autre spectacle qu'offre le clair-obscur : celui des laques, dont les chatouillements touchent l'âme japonaise au plus profond. La sève d'*urushi* nourrit un artisanat d'une extrême finesse sur des objets d'usage courant – bol, boîte, couverts. Plus ses couches successives sont nombreuses (parfois une centaine), et plus les reflets seront denses.



OMBRES PROJETÉES

Les ombres et les lumières, l'artisanat japonais sait aussi les orchestrer. Un savoir-faire ancien, le *kumiko*, consiste ainsi à créer des motifs complexes sur des treillis de bois, qu'une modulation de l'intensité lumineuse mettra en valeur. Ils servaient autrefois à décorer des parois coulissantes, des impostes de fenêtres.

Les artisans de Kanuma, au sud de Nikko (préf. de Tochigi) ou de Nagano en tirent aujourd'hui des lampes, des boîtes, et différents meubles au style unique.



Loisir ancien et poétique, l'*otsukimi* consiste à contempler la lune et son reflet, en particulier la première pleine lune d'automne. Les Japonais aiment alors l'admirer depuis la baie de Matsushima (préf. de Miyagi), la colline de Kudan à Tokyo, le pont Togetsu à Kyoto. Certains sites organisent des veillées : le jardin Shinsen-en à Nijo (Kyoto), le château de Himeji (préf. de Hyogo), ou le jardin Genkyû à Hikone (préf. de Shiga).



Sur un territoire couvert aux deux tiers de forêts, où l'arbre est un élément si familier et l'objet de vénération variées, le bois ne pouvait qu'être la matière première des artisanats japonais.

Le cèdre est connu pour son parfum, son grain chaleureux et sa capacité à résister au temps. On y taille depuis toujours les *kokeshi*, poupées d'une beauté minimaliste, et les boîtes à bento en bois courbé (*magewappa*) de la région d'Akita. Le cèdre est aussi l'élé du design contemporain, invité dans les bâtiments dessinés par l'architecte KUMA Kengo, et source du mobilier de studios renommés, comme Tendo Mokko (préf. de Yamagata).

Le bambou, élastique et soyeux, est un bois très familier du Japon d'hier et d'aujourd'hui. Son tressage est lié à la cérémonie du thé (fouet *chasen*, plateau, cuillère) et à l'art floral ikebana, dont les écrans de bambou *hanakago* sont parfois laqués. La vannerie japonaise est aussi riche de sacs, corbeilles et bijoux, et ses artisans sont nombreux dans les régions de Beppu (préf. d'Oita) et Shizuoka.

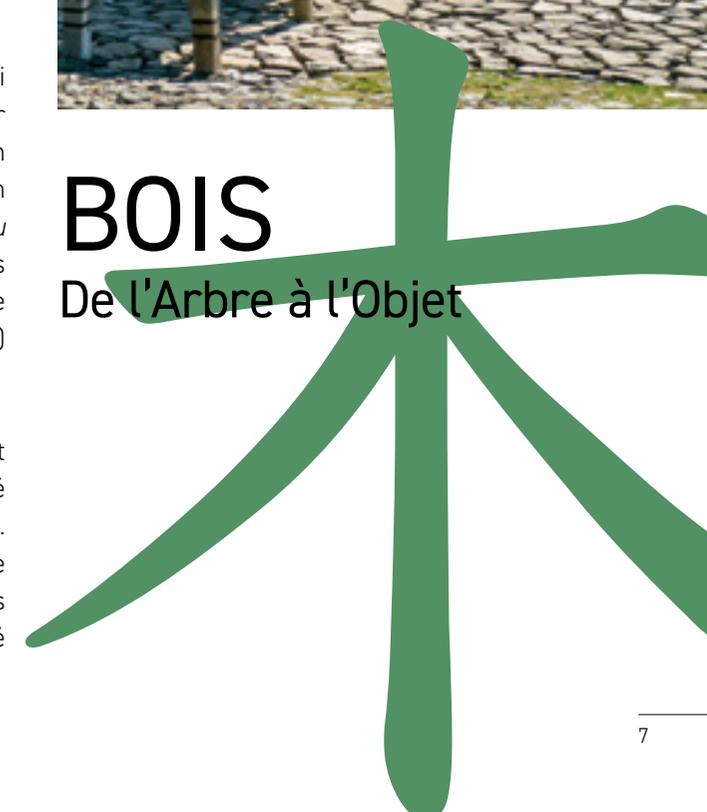
Cet arbre léger qu'on appelle paulownia, aussi robuste que rustique, offre le bois idéal pour façonner les sandales *geta* (dans la région d'Aizu, par exemple) et le mobilier du Japon d'autrefois. Les commodes et coffres *tansu* fabriqués dans le Tohoku sont laqués dans des teintes sombres, tandis que ceux de Kasukabe (préf. de Saitama) et Kishu (préf. de Wakayama) offrent une élégance beige pâle et argentée.

Célèbre objet de contemplation, le cerisier est aussi le matériau d'un artisanat rare, pratiqué par les samouraïs de Kakunodate (préf. d'Akita) : le *kabazaiku*. On retire et travaille l'écorce du cerisier, qui vient orner des objets ménagers ou décoratifs et des boîtes à thé précieuses et raffinées.



BOIS

De l'Arbre à l'Objet





PLAISIR FAMILIER

La vie japonaise promet un contact quotidien avec le bois : celui des baguettes, expression de la perfection minimaliste et sophistiquée au cœur de l'artisanat japonais.

Les plus dépouillées offrent le plaisir de toucher un élément brut et équilibré (cèdre, bambou, érable), aux lignes simples et aux nuances discrètes. Mais il n'est pas rare de les apprécier décorées, parfois d'écorce de cerisier, ou peintes à la main, et souvent laquées : ces *nuribashi* sont une expression vive des artisanats régionaux, en particulier de la région de Wakasa (préf. de Fukui).



Kasugayama, forêt primaire des collines de Nara, fait partie des zones forestières classées au patrimoine mondial de l'Unesco. Elle voisine le mystérieux sanctuaire Kasuga-taisha, où des fétiches honorent ses différents spécimens (cèdre de l'Himalaya, cryptomère, mélèze, érable, cerisier Yoshino...)

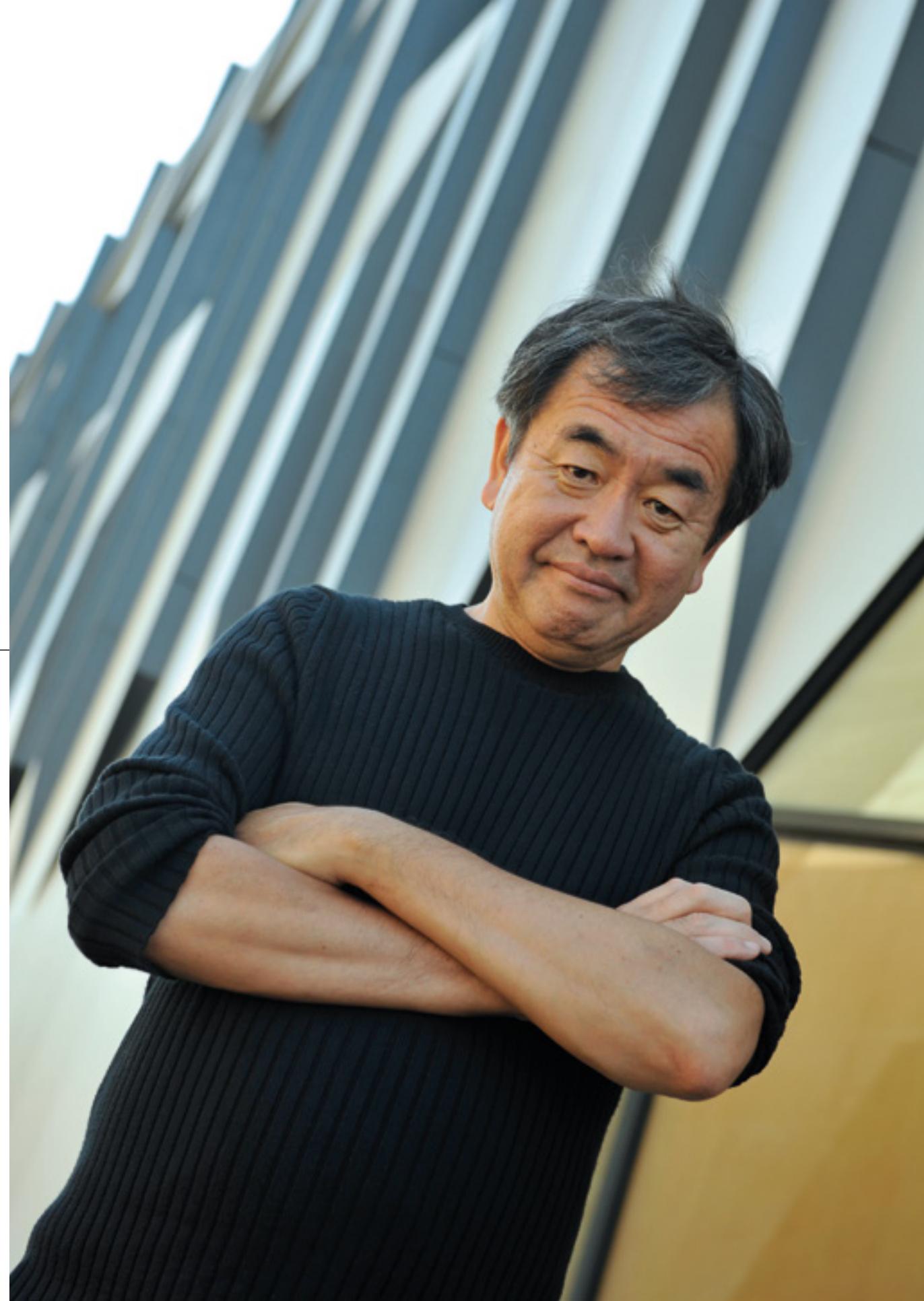
Quand je choisis des matériaux, je veux que l'espace soit pour eux comme la scène d'un théâtre, qu'ils puissent s'y révéler, y danser. C'est la leçon tirée d'un long dialogue avec les artisans japonais et les matériaux naturels. J'ai commencé ce dialogue dans les années 90 à Yushara, un village forestier des montagnes de Shikoku, où j'ai pu parler aux artisans pour utiliser au mieux le savoir-faire local. Je suis resté lié à Yushara, j'y ai construit plusieurs bâtiments ; et j'ai poursuivi ce dialogue dans d'autres territoires où les techniques anciennes perdurent, à Toyoma (préf. de Miyagi : théâtre nô, bois et tuiles, 1996), à Iiyama (préf. de Nagano : centre municipal, bois, acier, papier, 2016)...

Les deux matériaux qui ont marqué ces années sont le cèdre et le papier *washi*.

J'aime le côté brut du bambou, qui ne nécessite pas de façonnage, et je l'ai beaucoup utilisé. Mais le cèdre a ma préférence : ses teintes, rouges ou blanches, sont contrastées, et il apporte des aspérités uniques. Utiliser le bois, c'est aussi donner de l'importance à l'odeur et à l'acoustique. Les parfums du cèdre et du cyprès se combinent dans un espace, leur surface souple absorbe le son et le restitue autrement.

Comme le *washi*, qui, lui, absorbe la lumière : presque tous mes projets intègrent du papier, et j'ai beaucoup appris d'un maître de Niigata, qui fabrique le sien avec un tamis ancien, laissant à la surface des lignes horizontales, comme autrefois. J'en utilise moi-même en pratiquant la calligraphie, pour laquelle les objets, le papier et les pinceaux sont essentiels. C'est mon lien quotidien avec l'artisanat.

L'Artisanat selon **KUMA Kengo** Dialoguer avec les matériaux



Objets et Sensations

Le parfum vert et rassurant du cèdre, les aspérités d'un bol en céramique ou d'un mur en bois brûlé, le bruit d'une lame qu'on aiguise. L'artisanat japonais est la promesse de sensations douces et inoubliables, qui se conjuguent avec les saisons.

Observer les volutes qui se répandent dans le clair-obscur, puis humer la fragrance qui s'en dégage : le Japon pratique depuis plus d'un millénaire une expérience sensorielle unique, l'art de brûler l'encens – ou *kôdô*. On dit même qu'aiguiser son esprit à l'intimité des odeurs, c'est «écouter l'encens».

Surprendre à l'automne le bruit de l'eau, qui coule le long d'une chaîne de pluie, le nom donné aux gouttières japonaises disposées à la verticale. L'été, tendre l'oreille aux *fûrin*, ces carillons que le vent berce sous les auvents des habitations.

Déplier un éventail, cet accessoire indispensable des geishas et du théâtre japonais, et le faire danser. Douce sensation de fraîcheur estivale.

Encens : artisanat de l'île d'Awaji, boutiques réputées à Kyoto.

Gouttières : en cuivre de Tsubame, voisine de Niigata, surnommée « la cité des artisans ».

Fûrin : en verre à Tokyo, en fonte dans la région des forges de Morioka (préf. d'Iwate).

Éventails rigides *uchiwa* : régions de Marugame, Kyoto, sud de la préfecture de Chiba.

Éventails pliables *sensu* ou *ôgi* : Kyoto, Tokyo.



Les Japonais sont parmi les premiers potiers de la planète, et leurs céramiques Jômon (13000 à 400 av. J.-C.) témoignent d'un talent millénaire par leurs motifs et leurs usages – jarres à riz, statuettes ou masques.

Le culte bouddhique et la cérémonie du thé ont ensuite ennobli l'artisanat du *yakimono* (terre cuite), laissant éclore des styles d'une infinie subtilité et d'une grande variété.

Imari et Arita (préf. de Saga) sont réputées pour leurs porcelaines (un art rare au Japon) et utilisent, à partir d'un kaolin (sable argileux) chauffé à haute température (1300 °C), un savoir importé de Corée. Alliance du blanc et des couleurs primaires, des pleins et des vides, ces porcelaines sont ornées de décors sous glaçure dont les techniques les plus élaborées (style Nabeshima) sont longtemps restées cachées dans les « fours secrets » des collines d'Okawachiyama (préf. de Saga).

Bizen (préf. d'Okayama), qui abrite l'un des six « fours ancestraux » du Japon, profite d'une terre argileuse gorgée de cendres volcaniques pour créer des poteries sobres et rugueuses dans lesquelles le feu et la cendre produisent de subtils effets : tons gris à reflets bleus, cicatrices rouges obtenues par une cuisson dans de la paille de riz, pois clairs ou ocres dus à la projection de cendres d'épines de pin.

Le terme *raku* désigne non pas une région mais une cuisson à basse température de grès chamotté (broyé en grains qui créent des aspérités). Les bols issus de cette technique font les délices de l'art du thé.



CÉRAMIQUE

La Terre et le Feu

L'Esprit des Arts



Mingei, le retour à la terre

La céramique est un élément presque identitaire du mouvement *mingei* («art populaire»), et son idée est simple, avancée par le potier YANAGI Sôetsu : un objet quotidien peut être beau, et doit refléter l'esprit de son créateur. Cette philosophie de l'artisanat, toujours d'une importance notable au Japon, a non seulement redoré les savoir-faire ancestraux, mais aussi influencé la modernité, le designer NOGUCHI Isamu et l'architecte française Charlotte Perriand, entre autres.

Étroit remblai au cœur de Nagasaki, Dejima est un îlot chargé d'histoire, et de porcelaines. Son comptoir commercial, l'un des rares points de contact avec l'Occident pendant la période de fermeture du Japon (1639-1854), permit de faire découvrir à l'Europe les pièces d'Arita et d'Imari, qui lui inspirèrent les manufactures de Sèvres et de Saxe.



Et si l'artisanat était une poésie du quotidien ? une manière d'inscrire l'élégance dans les objets, en leur insufflant un caractère, une histoire ? en leur faisant porter des sentiments et des émotions ? C'est tout le sens du *wabi-sabi*, cet esprit japonais des arts et des artisanats qui s'attache à des objets tout simplement beaux et que le temps ennoblera.

«Voici un vieux bol à soupe et son couvercle non souillé par la suie du monde», dit un haïku du poète MATSUO Bashô.

Wabi (侘) c'est le dépouillement et l'émotion qu'il suscite. La simplicité des formes, des couleurs et des matières ; leur beauté rustique, parfois inachevée, qui suggère une mélancolie diffuse. Le *wabi* est un ressenti qui échappe aux mots. Et s'il est souvent associé au bouddhisme zen, c'est qu'il incarne le mode de vie aussi austère que lumineux adopté par le maître de la cérémonie du thé, Sen no Rikyû, ou par le poète des beautés minimalistes, Bashô.

Tenir entre ses mains un bol à thé aux contours rugueux ; caresser le grès, observer ses glaçures ; être ému par sa modestie : là est le *wabi*.

«Nous avons toujours préféré les reflets profonds, un peu voilés [...], ce brillant légèrement altéré, qui évoque irrésistiblement les effets du temps.» En s'interrogeant sur ce que le temps insuffle aux objets, le romancier TANIZAKI Junichirô évoque le **sabi** (寂), ce goût pour la patine, les objets altérés par les années, d'où se dégagent nostalgie, humilité et compassion.



Comme son alter ego *wabi*, le *sabi* est une sensibilité, un regard sur le monde. Il promet la beauté à qui sait regarder l'objet avec sérénité, pour y voir l'écoulement du temps.

Se servir chaque jour d'un même bol laqué, dont la brillance s'est estompée, pour laisser la place à des reflets mats ; être sensible à ses résonances ; accéder par l'objet à la poignante mélancolie des choses : là est le *sabi*.

Wabi et *sabi*. Ce couple esthétique et philosophique est une clé pour comprendre l'artisanat japonais, d'hier et d'aujourd'hui.

C'est un rectangle de tissu, plié par le milieu. Deux larges manches dans lesquelles les bras se glissent, et une ceinture nouée au dos. De cette parure ancienne et minimaliste, le Japon a fait une tenue de renommée mondiale, et toujours moderne : le kimono.

Son nom simple – la chose, *mono*, que l'on porte, *ki* – est en même temps riche de sens, et la complexité du kimono réside dans ce dialogue permanent entre dépouillement et appareil. Les métiers du tissu artisanal en ont fait un langage, chargé au fil du temps de mille nuances par lequel s'expriment le tissage, la broderie, la teinture et les matières.

Revêtir un kimono est aussi une expérience à s'offrir lors d'un voyage. Une expérience qui permet de se sensibiliser à l'art de ses motifs (liés aux saisons) et couleurs (liées à l'âge), d'observer la manière dont on noue l'obi (ceinture) et de réaliser que le port du vêtement traditionnel japonais implique une posture et une gestuelle particulières.

FIBRES : L'écorce de glycine est la matière première de l'ancêtre, dépouillé, du kimono : le *kosode* (« petites manches »). D'elle, on tire encore le plus ancien tissu du pays, appelé *fujifu*, dans de vieilles fermes de Yushisha (préf. de Kyoto). Les fibres d'orme, ou de saule sont tissées par les Aïnous de Nibutani (préf. de Hokkaido) qui portent toujours la robe traditionnelle *attushi*.

SOIE : Sa production complexe est longtemps restée l'apanage de la Chine et du Japon, où elle a transformé le kimono en un objet précieux, une parure parfaite, au luxe codifié, ciselée de savoir-faire : ceux notamment des tisserands de Yuki (préf. d'Ibaraki et de Tochigi), ou des soieries anciennes de l'île reculée d'Oshima (préf. de Kagoshima). La soie permet au kimono broderies et jacquard (dessins ou effets de relief) dont raffolait la cour de Heian (794-1185), et des teintures luxueuses élaborées à la main, à Kyoto (*Kyô yûzen*), Kanazawa (*Kaga yûzen*) et Tokyo (*Edo komon*). On la retrouve dans la confection d'accessoires venant compléter le port du kimono : l'obi, les chaussettes *tabi* et le *furoshiki* (baluchon).



COTON : Simple et résistante, la ouate démocratise à l'époque Edo (1603-1868) le kimono léger – ou *yukata* – toujours très porté de nos jours et popularise sa teinture : à l'indigo, par nœuds *shibori*, ou au pochoir de papier... Les *kasuri*, étoffes teintées à motifs simples, ont donné naissance à des traditions précieuses à Kurume (préf. de Fukuoka) et Fukuyama (la *bingo kasuri*, préf. de Hiroshima). L'*Iyo kasuri* est tirée d'un coton de grande qualité, qui emprunte le nom de sa ville d'origine, Imabari (préf. d'Ehime) : c'est là qu'on fabrique les plus célèbres serviettes et *tenugui* (lingettes aux usages multiples) du Japon.

TISSU

Étoffes et Kimonos



EN MODE KIMONO

La couture contemporaine n'est pas insensible aux charmes de l'ancien. Le papillon, signature de Hanae Mori, est ainsi tiré d'un motif tissé autrefois, et Kansai Yamamoto a trouvé dans les costumes du kabuki les extravagances dont il habillait David Bowie. Chez Issey Miyake, la coupe du kimono inspire des robes et des manteaux, et le métier à tisser se mue en un laboratoire où le dessin devient un pli. Aujourd'hui, Mame Kurogouchi utilise la soie japonaise sous des formes inspirées de l'emballage *furoshiki*, ainsi que le brocart et les techniques *sashiko* (tissu ouaté et brodé) et *sakiori* (empiècement d'étoffes), dans ses créations.

Petite ville en bordure de la mer Intérieure, Kurashiki est le berceau d'un artisanat moderne : celui du denim japonais. Ses ateliers, répartis dans le quartier de Kojima, produisent les jeans les plus solides du Japon et les plus renommés chez les couturiers du monde entier.

名色

COULEURS

Nuances et Pigments

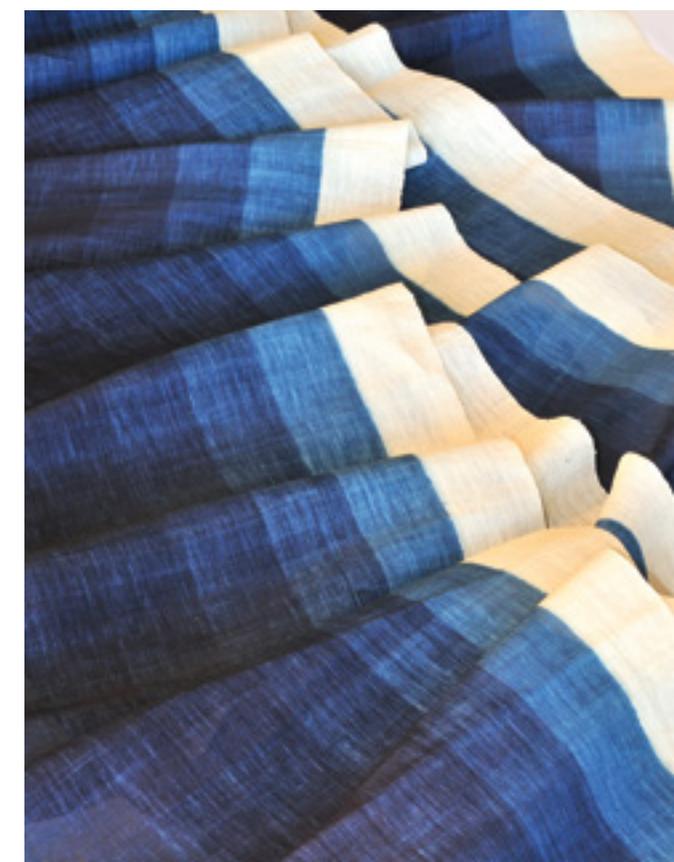
Au pays des automnes rougeoyants et des printemps rosés, les couleurs révèlent une part de l'âme japonaise : son lien organique et spirituel avec la nature et son goût pour les émotions minimalistes.

Ainsi la teinture traditionnelle, qui a donné son nom à une nuance du bleu, profonde et mystérieuse : l'indigo, fierté des artisans de l'île d'Awaji (préf. de Hyogo) et de Tokushima, dont on teinte le coton des *yukata* (kimono léger), des *samue* (tunique de travail), mais aussi des créations de grands couturiers. Au Japon, il se décline en une douzaine de tons, du pâle bleu de l'eau dans une bouteille (*kamenzoki*) au sombre cyan des océans.

Au Japon, on dit que chaque mois de l'année a sa couleur, qui chacune se décline en un nuancier subtil. Le noir emprunte au « corbeau » ou à « l'encre de Chine », le vert peut être « bambou » ou « forêt », et le bleu oscille entre le « céladon » des céramiques et le « prussien » des estampes.

Aussi éclatante que l'indigo est profond, la teinture *bingata* est un trésor artisanal d'Okinawa. Grues, poissons tropicaux, fleurs d'hibiscus ou de prunier, ses motifs sont riches, dans un dégradé de rouges.

La sensibilité aux couleurs y est telle, que le violet pourpre - *murasaki* - servait à distinguer les rangs de la noblesse de cour sous Heian (794-1185) et inspira à une célèbre courtisane son nom de plume : MURASAKI Shikibu. À l'époque Edo (1603-1868), la palette vestimentaire des bruns et des gris était si riche, que l'on parlait des « 48 nuances de bruns et 100 nuances de gris ».



Le château de Himeji évoque un oiseau à l'envol, d'une couleur blanche comme la neige. On le désigne comme le «château du héron blanc», aussi éclatant que celui de Matsumoto est sombre : le «château du corbeau» est l'une des rares forteresses noires du Japon.



LE BLANC PARFAIT

La blancheur poétique, qui évoque la neige ou la Lune, la porcelaine ou le riz, est une couleur à part au Japon. Elle caractérise l'*oshiroi*, un fond de teint traditionnel, que des artisans produisent aujourd'hui encore, à Kyoto, avec de la poudre de riz, et que l'on applique à l'aide de brosses artisanales de Tokyo, les *Edo hake*. Des feuilles absorbantes, appelées *aburatori-gami*, peuvent ensuite servir à matifier le blanc (comme tout fond de teint utilisé au quotidien).



L'Art de l'Accident



Au Japon, l'élégance se niche dans les détails, et parfois dans les défauts. On apprécie les beautés opaques, asymétriques. L'imperfection se fait critère de beauté, et l'accident, indice du talent.

Une céramique est ainsi d'autant plus belle qu'elle offre au regard les traces du hasard. Une couleur inattendue que le feu fait ressortir, des craquements à la surface de la poterie. Parmi les bols à thé les plus réputés, ceux de Hagi (préf. de Yamaguchi) sont célèbres pour leurs imperfections, notamment la légère brisure décochée aux pieds, et leur capacité à varier de teinte au fil des années.

L'artisanat japonais est aussi une manière d'inscrire le temps dans l'objet. D'y faire ressortir son passé, ses fissures, et même son avenir.

Certains artisans promettent une autre vie aux céramiques brisées, grâce au *kintsugi* : la technique consiste à ressouder un éclat en soulignant ses cicatrices à l'or fin – parfois une simple laque (technique *urushitsugi*). Et si un fragment vient à manquer, l'art du *yobitsugi* consiste à le remplacer par celui d'une terre cuite d'un autre style. Restauré, l'objet est parfois encore plus apprécié, et plus unique, qu'en parfait état.



T rancher, émincer, hacher. Au Japon, il existe une lame pour chaque geste, et chacune puise autant dans des savoir-faire ancestraux, que dans une gastronomie pour laquelle la manière de découper un aliment révèle sa saveur.

À Kappabashi (Tokyo), ou Nishiki (Kyoto), promenez votre regard chez un marchand : là s'étalent les *santoku* («couteaux aux trois vertus»), les *nakiri* rectangulaires hachant les légumes, les *deba* biseautés destinés aux poissons, et les *gyûtô* courbés qui découperont la viande. D'une efficacité et doublée d'une beauté redoutables, ces lames damassées (motifs obtenus par superposition) ou alvéolées sont produites dans les forges artisanales de trois villes : Echizen (préf. de Fukui), Sakai (préf. d'Osaka) et Tsubame-Sanjo (préf. de Niigata).

Leurs origines puisent à deux sources historiques et symboliques de la culture japonaise : le sabre, ou *katana*, qui est l'arme légendaire du samouraï. 250 artisans incarnent encore les cinq grandes écoles du genre, comme Bizen et Mino. Pour eux, créer une lame, c'est aligner des gestes immémoriaux – tremper, polir, placer le manche – avec un esprit aiguisé par des siècles de tradition.

Et les outils des paysans, artisans et jardiniers, de la hache à la houe, en passant par le ciseau. C'est en forgeant des clous pour la menuiserie (Echigo, préf. de Niigata) ou des faucilles (Tosa, préf. de Kochi) que certains artisans sont devenus des références de la coutellerie.



THÉIÈRES D'AVENIR

La technique *nanbu tekki* est une fierté de la région de Morioka (préf. d'Iwate). C'est là que l'on produit les théières les plus renommées du Japon, aussi résistantes que parfaitement isolées, que l'on repère aux grêlons qui parsèment leur surface. Issu de l'ère Edo (1603-1868), le style *nanbu* a évolué vers un artisanat moderne, aux formes innovantes que les amateurs s'arrachent. De grands designers japonais en font aujourd'hui des objets aussi intemporels qu'avant-gardistes.

鉄

MÉTAL

Lames du Japon



Avec leurs robes métalliques et leurs vues imprenables, la Tokyo Tower (1958) et la Skytree (2012) contemplant Tokyo d'en haut. Aller visiter la première est l'occasion de se balader dans les chics quartiers voisins, Roppongi ou Azabujuban. Se rendre à la seconde, celle de mettre le pied dans la ville populaire (*shitamachi*) qu'a toujours été Tokyo, de Senju à Kyojima, en passant par Asakusa.

Fin comme la peau, et duveteux comme un nuage, le papier *washi* est la matière première de nombreux artisanats japonais, et son aura est planétaire. Si les artistes – Rembrandt, Andy Warhol, Hiroshige – l'ont tant utilisé, c'est qu'il sert moins à écrire qu'à décorer, à habiller, à créer. La vie quotidienne au Japon est ainsi parsemée de papier, des lanternes du temple aux parois de la maison, et de l'éventail à la carte de visite.

Sa fabrication, à partir d'écorce de mûrier, offre une matière à l'aspérité et aux usages variés, en fonction des terroirs.

Le *washi* de Kyoto est destiné aux lanternes et aux *shōji*, tandis que celui d'Echizen (préf. de Fukui) sert aux éventails, et celui de Tosa (préf. de Kochi) aux parapluies. Le *washi* de la région d'Aomori produit ces sculptures de papier colorées, symboliques des festivals d'été Nebuta et Neputa. Le *sekishū* de Shimane, classé au patrimoine mondial de l'Unesco, est lui réputé le plus solide du Japon. Quant au *Minō washi* (préf. de Gifu), il est l'écrin de la calligraphie. Sa pureté et sa densité sont telles, que le Louvre et le British Museum l'emploient pour restaurer leurs œuvres.

Inspirée des lampes de bambou et de papier des pêcheurs au cormoran (préf. de Gifu), la lampe *Akari* (1951) de NOGUCHI Isamu est devenue un emblème du design japonais. Elle révèle la lumière douce du *washi*, cette clarté rêveuse chère aux Japonais, qui évoque celle de la lune.

Le papier de mûrier inspire depuis d'autres domaines, la bijouterie, la mode, ou l'art contemporain, les tirages photographiques de ARAKI Yoshinobu ou les installations de KUSAMA Yayoi.



LE SENS DU POIL

Voilà plus d'un siècle et demi que la région de Kumano (préf. de Hiroshima) produit des pinceaux en poils naturels, parfaits pour calligraphier. Son savoir-faire associe un procédé minutieux en 12 étapes, des poils de chèvre, cheval ou écureuil, et le bois du noyer ou du cerisier – certains sont même taillés dans le cèdre millénaire *yakusugi* de l'île de Yakushima. La précision de ces *Kumano fude* a aussi attiré de grandes marques de cosmétiques, qui commercialisent diverses brosses à maquillage. En tout, 1 500 ateliers produisent aujourd'hui 15 millions de pinceaux chaque année.

PAPIER

La Lumière et la Main

Dans les montagnes de Yusuhara (préf. de Kochi), le Washi Studio Kamikoya propose de s'initier à la fabrication de papier, tout en logeant au cœur d'une nature souveraine. Son hôte, Rogier Uitenboogaart, est l'un des rares Occidentaux rompus à l'art du *washi*, et son talent l'a amené à collaborer avec de grands noms de l'architecture, comme KUMA Kengo et NAITO Hiroshi.



La Voie de l'Objet



Mono no aware - 物の哀れ

L'objet éveille en nous une mélancolie poignante (*aware*) envers les choses (*mono*) éphémères, une empathie belle et triste pour ce temps qui passe. Tel un haïku, il fait résonner une émotion chère à la sensibilité japonaise, ce *mono no aware*, qui est aussi un concept essentiel de l'esthétique nippone depuis plus de mille ans.

Senren - 洗練

L'objet est aussi une richesse, un trésor qui ne brille (*sen*) de mille feux qu'au terme d'un long polissage (*ren*). C'est le résultat d'un geste maintes fois répété, comme l'application minutieuse des feuilles d'or et des couches de laque par les artisans de Kanazawa.

Shokunin katagi - 職人氣質

Le bel objet renvoie toujours à celui ou celle qui l'a confectionné, et c'est cela aussi qu'il nous raconte : la transmission d'un esprit (*katagi*), d'une âme, non seulement du maître vers l'élève, mais aussi de l'artisan (*shokunin*) vers l'acquéreur.

Ningen kokuhô - 人間国宝

Lorsque ce phénomène atteint sa perfection, que le créateur s'identifie totalement à sa pratique et à son objet, il peut alors être élevé au rang de Trésor national (*kokuhô*) vivant (*ningen*). Il en existe huit catégories légendaires : la céramique, la laque, le métal, le textile, les poupées, le bois, le papier, et une dernière pour les artisanats inclassables.

Des mains qui le façonnent aux yeux qui le contemplant, un bel objet n'est jamais réellement achevé. À travers lui, c'est un geste et un esprit qui se transmettent, un récit qui se poursuit, du créateur à l'utilisateur.

Au Japon, l'objet artisanal nous regarde autant que nous le regardons. Il nous révèle à nous-mêmes, nous propose une voie. Il nous raconte des histoires.

Couverture
Tsumagojuku (préf. de Gifu)

Crédits photographiques
© JAPAN 100 Moon (p. 6, bas)
© 2019 MARUNAO CO.,Ltd (p. 8, milieu)
© J.C. Carbonne (p. 11)
© ARITA PORCELAIN LAB (p.13, p. 21, bas)
© 2018 KYOYA somemonoten (p.17, droite)
© IWACHU (p. 23, haut)
© CHIKUHODO CO.,LTD (p. 25, haut)
© Washi Studio Kamikoya (p. 25, bas)

JNTO
Office National
du Tourisme Japonais

Directrice de la publication : TAKANO Yoko

Assisté d'Amicie d'Avout et de KAYANO Shingo

Auteur : Guillaume Loiret

Concept graphique : Michel Barreteau

Coordination : AAB / Éditions Ilyfunet

Publié par l'Office National
du Tourisme Japonais
4, rue de Ventadour
75001 Paris

Impression : Imprimerie Frazier Paris



Les Éléments de l'Artisanat

En Clair-obscur

BOIS - De l'Arbre à l'Objet

L'Artisanat selon KUMA Kengo

Objets et Sensations

CÉRAMIQUE - La Terre et le Feu

L'Esprit des Arts

TISSU - Étoffes et Kimonos

COULEURS - Nuances et Pigments

L'Art de l'Accident

MÉTAL - Lames du Japon

PAPIER - La Lumière et la Main

La Voie de l'Objet



Office National
du Tourisme Japonais

www.japan.travel/fr/fr/

 Découvrir le Japon  [visitjapanfr](https://www.instagram.com/visitjapanfr)

